



# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
 » » 14 » six mois.  
 » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>o</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C<sup>o</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 16 Mai 1865.

### BULLETIN.

Le *Moniteur* de samedi n'a été distribué dans les départements que dimanche matin, c'est-à-dire avec un retard d'un jour. Il contenait deux suppléments de vingt-quatre colonnes comprenant le traité de commerce entre la France et la Prusse.

La feuille officielle donnait aussi des nouvelles satisfaisantes du Mexique, apportées par le paquebot la *Florida*. L'œuvre de pacification se poursuit rapidement. L'Etat d'Ogyuca ainsi que celui de Jalisco recouvrent chaque jour une tranquillité plus grande. Le bon esprit des populations vient en aide aux mesures prises pour assurer l'ordre public. C'est ainsi que dans les environs de Mazatlan les habitants organisaient eux-mêmes la défense de leurs propriétés. Sur les quelques points où sont encore signalées des bandes juaristes, nos armées opèrent toujours avec succès. L'état sanitaire est excellent, même dans les Terres-Chaudes. Les transactions commerciales sont actives. Le port de la Vera-Cruz est très animé.

La session du Corps législatif qui devait être close le 15 mai est prorogée jusqu'au 13 juin 1865 inclusivement.

On ne compte pas moins de quarante députés déjà inscrits pour prendre la parole dans la discussion budgétaire.

Les dernières nouvelles de l'Algérie, confirment les espérances conçues dès l'arrivée de l'Empereur sur la terre africaine. La culture du coton et celle du tabac seraient désormais puissamment encouragés et les colons, secondés par l'appui des capitalistes et par la perspective des primes offertes aux cultivateurs, réaliseraient enfin, sous peu de temps, des bénéfices assurés. Il y a trente-cinq ans que l'Algérie appartient à la France; des sacrifices énormes ont été faits jusqu'ici dans l'intérêt de cette colonie, il est temps qu'elle nous procure quelques compensations.

Il n'est pas exact que l'Empereur en quittant l'Algérie doive se rendre à Rome puis à Florence.

La *Correspondance Havas* dit que le gouvernement français vient de faire partir pour Tanger la frégate à vapeur le *Panama* qui doit prendre à son bord les ambassadeurs marocains et les conduire à Alger, où ils seront reçus en audience solennelle par l'Empereur Napoléon. L'ambassade marocaine est composée de personnes de la plus haute distinction.

S'il fallait en croire une correspondance de Gènes, le général Garibaldi se disposerait à quitter Caprera pour faire une excursion sur le continent italien.

La réponse du gouvernement autrichien à la dépêche du cabinet de Berlin a été expédiée. Le cabinet de Vienne déclare que les propositions à faire aux Etats des Duchés seront présentées en commun par les deux grandes puissances, et que le duc d'Augustenbourg pourra continuer à résider dans les Duchés pendant la durée de la session.

Le gouvernement autrichien admet la mise en pratique de la loi électorale de 1848.

Le général confédéré Lee a écrit à la *Gazette de Montréal*, pour démentir l'assertion de M. Stanton que l'assassinat de M. Lincoln avait été approuvé à Richmond.

J. REBOUX.

On lit dans le *Bulletin de Paris* :

« Voici l'énumération des travaux extraordinaires, telle que l'indique le tableau joint au projet de loi distribué au Corps législatif :

Routes et ponts . . . . .	95,000,000 fr.
Irrigations . . . . .	63,000,000
Canaux . . . . .	32,000,000
Ports maritimes . . . . .	135,000,000
Service hydraulique . . . . .	35,000,000
<b>Total . . . . .</b>	<b>360,000,000</b>

» Les forêts dont l'aliénation est proposée comprennent 129,099 hectares. »

### VOYAGE DE L'EMPEREUR.

Blidah, le 13 mai 1865, 1 h.

L'Empereur vient d'arriver à Blidah pour se rendre à Alger. En passant par les gorges de la Chiffa, Sa Majesté n'a cessé d'admirer le magnifique travail de cette route taillée dans le roc, qui a été conçue et exécutée par le capitaine du génie Bouteilloux, aujourd'hui général de division. Cette route, pour sa hardiesse et les difficultés vaincues, n'a pas de rivale en Europe. Malgré la chaleur assez ardente de ces deux journées, l'Empereur n'a pas éprouvé la moindre fatigue.

Alger, 13 mai, 12 h. 36 m. soir.

L'Empereur doit s'embarquer sur l'*Aigle* à 5 heures, pour se rendre à Oran. Le temps est beau et la mer promet d'être bonne. Sa Majesté est en parfaite santé.

Oran, le 14 mai 1865, 5 h. 30 m. soir.

L'Empereur, après avoir dîné à bord de l'*Aigle*, a quitté Alger hier soir, à sept heures. La traversée a été favorable, le temps beau, et Sa Majesté, escortée par l'escadre cuirassée, vient de débarquer au port d'Oran, à deux heures, au bruit des salves d'artillerie de la flotte et des forts.

La réception faite à Sa Majesté a été magnifique. La ville, considérablement développée et embellie depuis quelques années, présentait l'aspect le plus pittoresque. Les fenêtres étaient pavisées et les terrasses en escaliers étaient couvertes d'une foule immense aux costumes variés. Sur le haut des mosquées se faisait entendre la musique arabe. Des arcs de triomphe, spontanément construits par les Espagnols, les Italiens et les ouvriers français qui composent la population européenne, étaient dressés sur les différentes places qu'a traversées le cortège pour se rendre au Château-Neuf, ancien palais des bey's, en face de la promenade de l'Etang.

Le comice agricole avait réuni les échantillons des produits divers de la culture industrielle, pour bien marquer les progrès accomplis. Devant les trophées de lin, de coton, de bambous, de cuir, etc., l'on avait intelligemment placé un palmier nain, comme signe et point de départ de l'état agricole du pays au début de la colonisation.

L'Empereur est descendu de voiture pour complimenter le président et les membres du comice.

La milice, les troupes et les goums des Douars et des Smalah, nos fidèles

alliés depuis trente-quatre ans, formaient la haie sur le passage de Sa Majesté, et joignaient leurs acclamations aux vivats de la foule enthousiaste.

Arrivée à la résidence impériale, Sa Majesté s'est placée au balcon et a pu, d'un seul coup d'oeil, embrasser le splendide panorama de la ville, du port, de la rade et de tous les environs. Aussitôt après ont eu lieu les réceptions officielles. La santé de Sa Majesté continue à être excellente.

Le bruit a couru en Espagne que la reine Isabelle recevrait à Madrid la visite de l'empereur Napoléon. La feuille ministérielle, la *Correspondencia*, publie à ce sujet la note suivante :

« Le Gouvernement n'a reçu aucun avis de la venue en Espagne de l'empereur Napoléon; nous pouvons affirmer. Rien ne s'est passé qui porte à croire que l'Empereur ait l'intention de visiter Madrid. Les renseignements publiés par nous à ce sujet, ainsi que par les autres journaux, émanent de correspondances plus ou moins dignes de croyance, mais, qui, en réalité, n'ont rien d'absolument certain. »

Le *Moniteur de l'Algérie* raconte cet épisode de la visite de l'Empereur à la ferme de Staouéli :

L'Empereur a été introduit dans la salle du chapitre, où les religieux étaient déjà réunis. Là, il s'est informé avec beaucoup de bonté du nombre des membres de la communauté. Ce n'est pas sans quelque étonnement qu'il a appris qu'il y avait un certain nombre d'anciens militaires, dont au moins une douzaine ayant appartenu à la garde impériale. C'est alors que le général Fleury a voulu lui présenter un de ses anciens guides que, le matin même, il avait reconnu dans le frère commissionnaire qu'il avait vu à Alger.

L'Empereur lui a dit quelques bonnes paroles et, entre autres choses, lui a demandé s'il était content à la Trappe. — Très content, sire, a répondu d'un air convaincu l'ancien guide. Le matin même, l'ex-guide avait eu avec son ancien colonel la conversation suivante :

« Comment, lui disait le général, vous est venue l'idée d'entrer à la Trappe? Je ne me serais jamais douté que du régime des guides, on passât dans le cloître? Ce n'est certainement pas moi qui vous ai inspiré cette vocation? — Je vous demande pardon, mon général, c'est vous qui me l'avez donnée. — Comment! moi? et com-

ment cela? — Vous m'avez si bien appris à obéir que la discipline du cloître ne m'a pas paru au-dessus de mes forces. »

Le général riait de bon cœur d'avoir ainsi été sans s'en douter un aussi bon maître de novices. Quelques instants après, le bon frère n'était pas peu surpris de se voir prévenu dans la rue d'un grand salut et d'un signe amical de la main que lui adressait le général. En entrant dans l'église du monastère, le général le démentait encore au milieu de ses frères et lui adressait un signe amical qui le laissait confondu de tant de bienveillance.

On lit dans le *Mémorial diplomatique* :

« D'après les instructions formelles de son gouvernement, M. de Saragès s'est interdit toute ingérence dans les négociations si délicates qui viennent d'être entamées entre le Pape et le Roi d'Italie. »

La lettre que Sa Sainteté a adressée le 10 mars dernier à Victor-Emmanuel est très courte et écrite entièrement de la main du Saint-Père. Le Pape donne simplement au roi le titre de : « Très cher fils (*diletissimo figlio*) » et commence par faire abstraction de la question politique, que, dit Sa Sainteté, Dieu seul résoudre.

Après avoir retracé le tableau affligeant de l'état que présente l'Eglise en Italie, où tant de diocèses sont vacants, où la discipline religieuse est tellement relâchée et la foi tellement ébranlée qu'on n'enregistre même plus les mariages, le St-Père déclare que la prolongation de ces malheurs pèse trop sur sa propre conscience, pour qu'il ne se croie pas tenu de faire un appel paternel aux sentiments religieux de Victor-Emmanuel. »

On écrit de Vérone, 9 mai :

La mission de l'ancien ministre Veggezi à Rome inquiète le parti avancé, qui redoute par dessus tout une entente entre la Papauté et l'Italie, entente qui impliquerait l'abandon de Rome, par le roi Victor-Emmanuel. Le parti de l'action est d'avis qu'il faut provoquer des événements qui rendront cette entente impossible. Des enrôlements secrets se font dans plusieurs villes d'Italie et même de la Vénétie; on achète et accumule des armes. Mazzini a, dit-on, déclaré qu'il faut agir avant la fin de mai.

De son côté, le gouvernement italien fait son possible pour entraver les projets

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 17 MAI 1865

N° 22

UN

## MARIAGE EN PROVINCE

CHAPITRE XIV.

LA LUNE DE MIEL.

(Suite.)

Comme beaucoup de femmes incurablement envahies par l'atmosphère étroite des petites villes, Mme Lescalle détestait la campagne; on pourrait dire qu'elle détestait la nature. Elle possédait à la Ciotat un jardin assez grand, où elle n'entrerait jamais. Ce jardin était devenu le parc d'une douzaine de poules, favorites de la vieille Thérèse, et les servantes y étendaient leur linge sans contrainte. Mme Lescalle, qui arborait orgueilleusement la prétention modeste d'excellente ménagère, se promenait peu; elle prenait assez d'exercice en harcelant son monde du matin au soir, et en montant et descendant pour ce faire, trente fois par jour, l'escalier qui séparait sa cuisine de son salon.

Tous les dimanches, cependant, elle allait faire un tour sur la Tasse, non pour jouir du magnifique horizon de la pleine

mer, mais pour rencontrer ce qu'elle se plaisait à appeler du monde, c'est-à-dire vingt à trente visages connus, et autant de toilettes généralement aussi connues. Là, on s'abordait, on échangeait quelques phrases, et puis on s'entretenait de l'événement de la semaine.

Il faut avoir soi-même habité une petite ville et observé les effets de microscope que produit ce séjour sur les infiniment petits incidents de la vie, pour se faire une idée de ces conversations de bourgeois oisifs. Qu'ilte à être accusé de paradoxe, on peut soutenir que les petites villes, malgré leur placidité apparente, voient souvent des existences plus agitées que Paris lui-même. A Paris, l'agitation de la vie est le plus souvent superficielle; on va, on vient, on cause, on agit, on juge, on s'enthousiasme, on blâme, et tout cela, les trois quarts du temps, est affaire de distraction et de locomotion; au fond, on est, très-peu ému, et les actions ne touchent en rien au vif des passions. En province, c'est différent: tout s'amplifie, tout se dramatise; ces esprits qui battent dans le vide ont besoin d'émotion; les incidents deviennent événements; les bavardages prennent des proportions historiques; le dernier dîner du curé a été manqué; le ménage C. se dérange, la femme a dansé trois fois avec le fils K.; la fille du pharmacien a un manchon, d'où peut-il venir? Une chatte blanche a fait trois chats noirs; un Parisien est arrivé, qui l'amène? etc. J'ai connu deux familles qui sont aujourd'hui à peu près dans les termes où l'on nous représente les Montaigu et les Capulet de Vérone, par le fait du manque d'éducation d'un jeune chien. Ce malheureux animal eut successivement la sottise de déchirer un volant brodé, et l'incapacité

de prendre un salon bien ciré pour une cour de service; il reçut un coup de pincettes, eut la patte gauche cassée, et voilà la guerre allumée!... Elle durera plus que le siège de Troie.

Revenons à Belbousquet. Belbousquet devait son nom à sa situation adossée à un petit bois de chênes-lièges, d'aliziers, de platanes, petit bois très-haut, très-vert, presque frais, doté de toute sa beauté par la présence d'une jolie source claire qui jaillissait d'un rocher au sommet de la colline, et faisait naitre sur sa course les fleurs, les herbes et les buissons fleuris, au lieu des houx poudreux et des pins rabougris, qui couronnent d'ordinaire les collines de la Provence. La maison était fort petite, à toit plat, couverte de tuiles ardoises; ses fenêtres sans persiennes se défendaient du soleil par de grandes bandes de toile blanche; celles du rez-de-chaussée s'ouvraient sur une large terrasse, soutenue par des piliers en maçonnerie, autour desquels grimpaient, dans une joyeuse liberté, une vigne magnifique. Ces toits rouges, ces bandes blanches, et cette vigne festonnant sa façade, lui donnaient l'air riant d'une petite villa italienne.

Pendant longtemps Belbousquet n'eut d'autre habitant qu'un vieux jardinier fort habile, qui s'y voyait toujours seul, avait fini par s'y croire chez lui. Cette conviction eut pour conséquence de l'engager à s'occuper des embellissements du jardin avec plus de zèle qu'il ne l'eût fait dans le simple but de plaire à ses maîtres. Grâce à la collaboration de la source, il était parvenu à entourer tout le jardin de ces allées ombreuses et bien couvertes, nommées *taises* en Provence; charmants bosquets destinés à séduire les oiseaux im-

prudents, et où, d'ordinaire, l'impitoyable chasseur provençal tend ses plus larges filets. Les chantres ailés de Belbousquet ne devaient rien redouter de pareil, les *taises* plantées par le vieux Simon leur offraient des retraites paisibles et sûres; aussi y faisaient-ils entendre, au printemps les plus charmants et les plus bruyants concert, et c'était vraiment dommage que tant d'harmonies primitives n'eussent d'autre auditoire que le père Simon.

Un jour, Mme Lescalle eut la pensée que les herbes de la colline de Belbousquet nourriraient facilement quelques chèvres, dont le lait et les fromages seraient un assez bon profit pour sa maison; elle acheta sur-le-champ six chèvres, les envoya à Belbousquet, et fit dire au père Simon qu'il eût à les faire prospérer le mieux possible. Ce n'était pas le compte du bonhomme; il jeta les hauts cris, et ennuya si bien sa maîtresse par ses lamentations, qu'elle lui alloua une somme de quatre francs par mois, à la charge par lui de trouver une chevière pour le troupeau. La chose ne fut pas facilement arrangée; les gages ne parurent pas tentants, même à la Ciotat.

Pendant plusieurs semaines, le père Simon dut s'occuper lui-même des maudites chèvres, et il le fit à si grands renforts de coups de pieds, que les pauvres bêtes n'eussent pas tardé à n'avoir plus besoin de personne, si un matin une femme de Céreste ne fut venue présenter à Belbousquet la chevière tant désirée. La chevière entra dans ses trois ans; sa nommée Benoitte, et n'avait de sa vie fait autre chose que de garder des chèvres. Le père Simon la prit les yeux fermés.

La petite Benoitte était à la fois aussi vive, aussi farouche et aussi simple que

ses chèvres. Enfant de la nature et de la solitude, élevée dans la montagne au milieu d'un troupeau, Benoitte ne comprenait, ne connaissait, n'aimait que la montagne et les chèvres. Singulière créature, du reste, qui passait volontiers la nuit dans quelque grotte, sur un lit de feuilles sèches, et n'eût pour rien au monde traversé seule la ville de la Ciotat.

Le vieux solitaire de Belbousquet et la petite sauvage de Céreste faisaient très-bon ménage, moyennant qu'ils n'échangeaient pas dix paroles par semaine. Quand le père Simon, homme fort matineux, se levait pour aller visiter ses plants et ses plates-bandes, Benoitte était déjà partie avec ses bêtes. Et quand tous deux avaient fini leur journée, ils allaient, avec l'empressement de la fatigue, retrouver, l'un sa petite chambre ornée de chapelets d'oignons, l'autre son grenier encombré d'herbes sèches.

Ce personnel rustique parut insuffisant pour le service des jeunes époux; Mme Lescalle l'augmenta de l'active Thérèse, qui, ayant vu naitre Rose, crut devoir lui donner cette preuve de dévouement de l'accompagner dans ce désert de Belbousquet.

Le cadre de cette seconde partie de notre histoire indiqué, et nos personnages secondaires esquissés, venons retrouver Georges et Rose. Quinze jours se sont écoulés depuis leur union, et les deux jeunes gens vivent comme ils eussent été étrangers l'un à l'autre. Georges, n'ayant rien changé à ses habitudes de longues courses et de chasse; Rose, retirée dans sa chambre, ou bien se tenant dans le salon, une broderie à la main, plutôt encore pour se faire non-touttenance que pour conjurer l'ennui.